

GHACHAR GHOCHAR

VIVEK SHANBHAG

GHACHAR GHOCHAR

Traduit du kannada en anglais
par Srinath Perur
et de l'anglais (Inde)
par Bernard Turle

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Ghachar Ghochar*
© Vivek Shanbhag, 2013.

Pour la traduction anglaise :
© Srinath Perur, 2015.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-03123-0

*À la mémoire de Yashwant Chittal,
grand nouvelliste de langue kannada
(1928-2014)*

Vincent est serveur à la Coffee House. On l'appelle comme ça : la Coffee House – le Café. Rien de plus. L'établissement n'a pas changé de nom depuis cent ans, même si ce n'est plus à proprement parler un café. Certes, on peut encore y boire une tasse de bon café mais, de nos jours, c'est un bar et un restaurant. Pas l'un de ces bars à la lumière tamisée avec des clients agglutinés autour des tables, où on en arrive à se dire que boire n'est peut-être pas, après tout, une activité saine. Non, ce bar-restaurant à haut plafond est aéré et spacieux. À prendre un verre dans cet endroit, on se sent raffiné, cultivé. Les lambris montent jusqu'à hauteur d'épaule. Les photographies anciennes pendues aux solides piliers carrés au centre de la salle montrent comme la ville était belle il y a cent ans. Elles évoquent une

époque plus suave, plus paisible ; bon an mal an, la Coffee House parvient encore à faire vivre ce temps-là. Par exemple, on peut y aller à l'heure de pointe, à sept heures du soir, commander un café, rien de plus, et occuper une table pendant deux heures, sans que personne trouve à y redire. Le personnel a l'air de comprendre que, si un client reste aussi longtemps, c'est qu'il a besoin de réfléchir. Les garçons savent que ce genre de ressassement ne lâche personne. Au bout du compte, le ressasseur sera vaincu, au même titre que les espaces sereins figés par les photographies, que les promoteurs ont dévorés et mués en cette pagaille qui nous entoure aujourd'hui.

Mais passons – je refuse de broyer du noir. Pour en revenir à Vincent : il est grand, il a la peau très brune, la cinquantaine passée mais encore fort, ventre plat. Il porte un uniforme blanc ; sur ce blanc, l'œil est attiré par sa large et extravagante ceinture rouge. Son crâne est coiffé d'un turban surmonté d'une houppette comme la plume de paon de Krishna. Quand Vincent est en action – quand il sert le café, verse une bière selon un angle étudié ou laisse poindre un infime sourire quand,

d'un air affecté, un client applique fourchette et couteau à une galette végétarienne –, je ne peux m'empêcher de penser qu'il est capable de tous nous jauger, tous que nous sommes, d'un seul regard. Je le soupçonne de connaître les habitués de la Coffee House mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

Un jour, j'étais très perturbé. Profitant de ce qu'il déposait devant moi la tasse de café que j'avais commandée, je lui demandai : « Vincent, que devrais-je faire ? » Mortifié par ma hardiesse, j'allais m'excuser lorsque, l'air songeur, il répondit : « Monsieur, laissez faire. » J'imagine qu'il répondait toujours ainsi mais, à cause d'un je-ne-sais-quoi dans sa manière, je le pris au sérieux. Bientôt, je renonçai à Chitra et à tout ce qu'il y avait entre nous. Ma vie prit alors un tour qui devait me mener au mariage. Loin de moi l'idée de donner l'impression que je crois au surnaturel – ce n'est vraiment pas le cas. Mais je ne recherche pas non plus forcément une explication rationnelle à tous les événements de la vie.

Aujourd'hui, je suis assis à la Coffee House depuis plus longtemps que jamais. Je suis

à l'affût, désespérément à l'affût : d'un signe, n'importe lequel. Une partie de moi veut parler à Vincent, mais je me retiens : et s'il faisait allusion à la seule chose que je ne veux pas entendre ? C'est l'après-midi. Il n'y a pas grand monde. Directement dans ma ligne de mire se trouve une jeune femme en T-shirt bleu ; elle griffonne une note dans un carnet. Sa table donne sur la rue. Elle a devant elle deux livres, un verre d'eau et une tasse de café. Une mèche de cheveux s'accroche sur sa joue tandis qu'elle écrit. Cette fille vient ici à cette heure au moins trois fois par semaine. Il arrive qu'un jeune homme la rejoigne, prenne un café avec elle, puis ils repartent ensemble. C'était « notre » table – à Chitra et à moi.

Au moment même où je me demande si son ami va venir aujourd'hui, je le vois à la porte. Il vient s'asseoir sur la chaise face à elle. Mon regard distrait s'égare ailleurs, avant de revenir brusquement à leur table lorsque j'entends un cri. Elle s'est levée, s'est penchée au-dessus de la table. D'une main, elle le saisit par le col. De l'autre, elle lui donne une gifle. Il bafouille des explications, avant-bras levé pour se protéger.

Elle lâche son col et lui lance un livre, puis l'autre, sans cesser de l'abreuver d'injures, incriminant tous les hommes au passage. Elle marque une pause, regard furibond balayant la table comme si elle cherchait un autre projectile. Le garçon pousse d'un coup sa chaise en arrière et prend ses jambes à son cou. Elle s'empare du verre d'eau devant elle et le lance sur le fuyard. Mais elle manque son but et le verre se brise contre le mur. Après son départ, elle est d'un calme étonnant. Elle ramasse les livres et son sac. Elle reste assise un moment, les yeux fermés, le souffle court. Un boy balaie les éclats de verre. Tandis que les rares clients encore présents observaient la scène, la Coffee House avait fait silence. Maintenant, le brouhaha habituel reprend de plus belle. Comme s'il réagissait à une réplique dans une pièce de théâtre, Vincent approche de la table de la fille, qui lève la tête pour passer sa commande. Il se trouve que Vincent savait déjà quelle boisson elle allait commander, le verre est donc déjà prêt dans les coulisses. Un gin tonic apparaît sur sa table à une vitesse suspecte. Je lui fais signe quand il revient de la servir : « Qu'est-il arrivé ? »

N'importe qui, à sa place, répondrait que le couple a rompu ou supposerait que le jeune homme a été infidèle ; ou bien ferait remarquer que c'est la première fois que la jeune femme commande un alcool. Mais Vincent n'est pas tout le monde. Il se penche vers moi et dit : « Monsieur... une histoire, plusieurs points de vue. »

Vincent se serait-il donné un nom prestigieux et laissé pousser une longue barbe dansante, des *lakhs*^{*1} de fidèles se seraient prosternés à ses pieds. En quoi les paroles de ces gourous exaltés sont-elles différentes des siennes ? Après tout, les mots ne sont rien en eux-mêmes. Ils ne prennent de sens qu'une fois installés dans l'esprit qu'ils pénètrent. Quand on y pense, même ceux qu'on vénère comme des dieux proffèrent rarement des vérités profondes. Ce sont leurs énoncés quotidiens qui sont empreints d'un sens sublime. Et qui pourrait dire que les dieux ne peuvent pas prendre la forme d'un serveur s'ils choisissent de l'habiter ?

1. Tous les termes suivis d'un astérisque se trouvent dans le glossaire. (*N.d.T.*)

La vérité est que je n'ai aucune raison valable de venir si souvent à la Coffee House. Mais qui pourrait admettre que sa conduite ne suit aucune logique à une époque comme la nôtre, dans une ville aussi animée que Bangalore ? Bref : je viens ici pour échapper aux incessantes anicroches domestiques. Quand tout va bien à la maison, je peux me trouver d'autres excuses. En tout cas, ma visite à la Coffee House est devenue pour moi un rituel quotidien. Mon épouse, Anita, auprès de qui j'ai un jour argué que Vincent était d'essence divine, me demande parfois d'un air ironique : « Es-tu allé à ton temple aujourd'hui ? »

Je ne sais pourquoi, quand je suis à la Coffee House, mes appels inexprimés semblent être entendus. Quelquefois, la pensée de me retrouver là-bas me taraude juste avant de me coucher, et je passe la nuit dans une somnolence hébétée, attendant le matin avec impatience. Je viens ici, choisis un guéridon d'où je peux surveiller le manège de la rue. D'ordinaire, à cette heure-là, il n'y a qu'un ou deux clients. Vincent me sert un café serré sans que j'aie besoin de le lui commander. Je regarde les passants défiler : dans la froideur de décembre,

emmitouflés, vêtus de veste et chandail, ils se hâtent ; l'été, ils portent des vêtements fins et légers, offrant une portion de leur peau au soleil. Après avoir regardé par la fenêtre pendant une bonne demi-heure, j'appelle Vincent, engage la conversation et guette quelques pépites de sagesse dans tout ce qu'il raconte. Si la tempête souffle dans mon crâne, il m'arrive de commander un en-cas et de prolonger la conversation. Parfois, j'ai envie de m'épancher. Mais à quoi bon, puisqu'il semble tout savoir, sans que j'aie à lui dire quoi que ce soit ? Mon interlude à la Coffee House, loin des tensions de la vie familiale, est le moment le plus paisible de ma journée.

La fille qui vient de rabrouer son ami me rappelle Chitra. Je me demande combien de fois celle-ci a dû me mettre ainsi une raclée en pensée – je l'ai quittée en catimini, sans dire un mot. Bien sûr, sa fierté ne l'autoriserait jamais à me courir après. Pas une seule fois, de tout ce temps, elle n'a essayé de me contacter. Je la rejoignais presque chaque après-midi, le plus souvent à cette même table. Elle travaillait pour une organisation d'émancipation de la femme et son

indignation grandissait à mesure qu'elle me racontait sa journée. Je prenais pour moi les choses qu'elle disait sur les hommes en général. Envahi par un sentiment diffus de culpabilité, je ne pouvais que me taire. Elle disait ainsi : « Comment a-t-il pu lui casser le bras simplement parce que le thé n'était pas à son goût ? » Ou bien : « Est-ce que tu vas tuer ta femme parce qu'elle a oublié de laisser la clé chez les voisins ? » Je savais bien qu'un thé ne devait pas être le prélude à un bras cassé ou une clé oubliée à un meurtre. Ce n'était pas une question de thé ou de clé : les ultimes effilochements d'une relation peuvent rompre sous le feu d'un seul regard ou dans un instant de silence. Mais comment le lui expliquer ? Elle n'avait plus en elle de place que pour la colère. Comment, alors, pouvait-il y avoir de la tendresse entre nous ? Je suppose que notre relation ne tenait à rien, certainement à rien de physique, en tout cas. Je ne lui avais jamais tenu la main, alors que j'aurais pu, sans doute. Lorsque nous avons fait connaissance, j'avais cru que nous pourrions devenir intimes. Et puis, un jour, quoi qu'il y ait eu entre nous se dissipa en un clin d'œil. Je ne me suis plus

rendu à la Coffee House à notre heure habituelle ; je me mis à y aller le soir. Et voilà : nous n'avions plus l'occasion de nous croiser.

Je me souviens très bien du sujet de la conversation lors de notre dernière rencontre. Elle me raconta l'histoire d'une femme renvoyée de chez elle en pleine nuit par sa belle-mère. Cette femme avait grelotté dehors, alors que son époux, ses beaux-parents et sa belle-sœur dormaient paisiblement, bien au chaud sous leur courtepointe. Assise à l'extérieur, elle entendait les ronflements de son mari par la fenêtre. Au lever du jour, elle avait caché sa honte au laitier en prétendant l'avoir attendu. La voix de Chitra monta dans les aigus quand elle décrivit la détresse de la femme. « Je vais faire en sorte que la belle-mère soit jetée en prison, jura-t-elle. J'y vais, je dois toucher un mot de cette affaire à notre avocat avant qu'il ne rentre chez lui », déclara-t-elle en se levant. Elle tapota légèrement mon épaule et, comme toujours, lança *Bye dear*, et partit. Désormais, tout se brouille quand j'essaie de me rappeler si j'ai su, à ce moment-là, que tout était fini entre nous. Mais je me rappelle être resté là sans rien faire pendant un long moment.

Je n'ai pas honoré notre rendez-vous habituel le lendemain. Et jamais plus par la suite. Qui sait si Chitra a demandé de mes nouvelles à Vincent ? Elle a sans doute compris que je l'évitais et n'a jamais plus tenté de me recontacter.

Installé aujourd'hui à la Coffee House, je suis plus perturbé que d'habitude. Si j'en suis conscient, Vincent doit s'en apercevoir aussi. Il sait que je meurs d'envie de lui parler ; il vient à ma table de son propre chef. Je commande : « Un autre *lemon soda*, s'il vous plaît. » Il s'éloigne après m'avoir adressé le genre de regard qui semble signifier : « C'est vraiment tout ? » Face à moi, la fille termine son gin tonic en deux gorgées et fourre ses livres dans son sac.

La sonnerie de mon portable me surprend. La maison, sans doute. Je suis parti depuis trente heures et, brusquement, je crains ce dont ce coup de fil pourrait m'informer. Je lis les chiffres sur l'écran : un numéro que je ne connais pas. Je réponds avec une certaine appréhension. La voix me demande si j'ai besoin d'une assurance. Je réponds sèchement par la négative, éteins et glisse le portable dans ma poche.

Sur le plateau que Vincent apporte se trouve un verre contenant un fond de jus de citron salé, une bouteille d'eau gazeuse, un ravier avec des tranches de citron dedans et une cuillère à café à long manche. Avec un geste étudié, il pose le contenu du plateau sur mon guéridon. Il sort un décapsuleur d'une poche dissimulée dans sa ceinture et débouche la bouteille. Lorsqu'il verse l'eau gazeuse, la mousse, comme en ébullition, remonte dans le verre. Vincent attend plus longtemps que nécessaire entre deux remontées de mousse, comme pour me laisser le temps... J'ai beau essayer de donner le change, comment pourrais-je cacher à cet homme, qui comprend tout, que je cherche désespérément à me confier à lui ?

Nous vivons tous en famille, tous dans la même maison : mon épouse et moi, mes parents, mon oncle paternel et Malati. Malati est ma sœur aînée, revenue vivre sous notre toit après avoir quitté son mari. Il est naturel de se demander pourquoi, j'imagine, nous vivons tous les six ensemble. Que répondre ? C'est l'une des forces des familles que de faire semblant de désirer ardemment ce qui, en réalité, est inévitable.

La maisonnée tourne autour de Venkatachala, mon oncle paternel, mon *chikkappa**, le frère cadet de mon père, le seul d'entre nous qui rapporte des deniers à la maison et fait vivre tous les autres. C'est un bourreau de travail, il travaille jour et nuit. Nous sommes dans les épices, propriétaires d'une entreprise du nom de Sona Masala*. L'affaire est assez simple : on

commande des épices en gros au Kerala, on les empaquette dans notre entrepôt, dans des petits sachets en plastique, que nous vendons aux marchands en ville. Dans la mesure où c'est Chikkappa qui a monté ce commerce, notre unique source de revenus, il jouit d'un statut particulier en notre sein. Ses repas, ses goûts, son confort, tout cela est d'une extrême importance pour nous tous. Plus il travaille, mieux nous nous portons. Il est célibataire ; nous le dorlotons tellement qu'il ne peut que se demander quels bénéfices il pourrait retirer du mariage, dont il ne dispose pas déjà ici. Il jouit de tous les privilèges domestiques réservés à un homme qui subvient aux besoins de sa famille. Le matin, dès que parviennent les petits bruits qui signalent qu'il est réveillé, on prépare le thé. Quand on devine qu'il a terminé de faire sa toilette, la poêle à *dosas** est mise sur le réchaud. Il peut jeter ses vêtements n'importe où, dans la salle de bains ou dans un coin de sa chambre, partout dans la maison : ils reparaitront lavés et repassés dans sa chambre. Parfois, sous prétexte qu'il a du travail, il passe la nuit dans son bureau à l'entrepôt. Nous évitons religieusement de

le questionner sur ces absences. Il y a une quinzaine de jours, une femme s'est présentée à notre porte et il s'ensuivit une drôle de scène. Chikkappa était à la maison mais n'est pas sorti. Pourquoi se serait-il dérangé, alors que nous sommes là pour affronter l'adversité à sa place ?

Elle est venue un dimanche, vers neuf heures du matin. Elle avait attendu quelque temps à une certaine distance de chez nous, espérant sans doute que Chikkappa sorte et vienne lui parler. Quiconque attend dans la rue sans raison apparente attire vite l'attention : ma mère la vit bientôt depuis la fenêtre de la cuisine. L'inconnue portait un sari vert clair avec une bordure rouge. Rien dans son allure ne poussait à croire que c'était une femme de mauvaise vie. N'empêche, dans la demi-heure que l'inconnue passa là, à jeter régulièrement un coup d'œil à notre porte, Amma, inquiète, se rendit plusieurs fois à la fenêtre. Dans ces affaires, les femmes sont toujours les premières à se montrer suspicieuses. L'inconnue n'avait sans doute pas l'intention de créer de problèmes et nous n'avions aucune raison de croire qu'elle ne serait pas sagement

repartie après avoir vu Chikkappa, ne fût-ce qu'un bref instant. Mais il n'en alla pas ainsi. Elle finit par s'armer de courage, décida de s'approcher. Amma, la voyant ouvrir le portail, sortit précipitamment. L'inconnue était déjà sur les marches du perron.

– Que puis-je faire pour vous ? s'enquit Amma.

– N'est-ce pas ici que vit monsieur Venkatachala ? demanda la femme, d'un ton hésitant.

– En effet. Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Suhasini. Est-il chez lui ?

– Qui souhaitez-vous rencontrer ?

– Lui... Monsieur Venkatachala. Puis-je lui parler ?

– Est-ce pour le travail ?

– J'aimerais lui parler.

– À propos de ?

– Puis-je le voir ?

Connaissant Amma, elle a dû être froissée par les louvoiements de la visiteuse. Mais elle tint sa langue. Après tout, elle ignorait ce que cette créature pouvait représenter pour Chikkappa, et il n'était pas question de déplaire à notre bienfaiteur. « Attendez, je vais l'appeler », dit-elle en rentrant à l'intérieur, sans inviter l'inconnue à

la suivre. Je n'ai aucun mal à imaginer les pensées qui devaient fuser dans la tête de Amma. Nous, les trois hommes de la maison, avons écouté la conversation assis devant notre petit déjeuner à la table de la salle à manger. Malati et Anita, à la cuisine, étaient aux premières loges. Personne ne donna le moindre signe qu'il ou elle entendît quoi que ce soit.

Amma entra dans la pièce et se tourna vers Chikkappa. Avant qu'elle ne puisse prononcer un seul mot, il s'était déjà mis à gesticuler pour indiquer qu'il n'était pas visible. Il n'en fallait pas plus à Amma. Elle ressortit aussitôt.

Nous l'entendîmes dire :

- Il n'est pas chez lui.
- Mais... si. Je le sais.
- Je vous ai dit que non.
- Pourriez-vous lui dire mon nom, je vous prie ?
- Comment le pourrais-je alors qu'il n'est pas ici ?
- Il est chez lui. Je le sais.
- Me traitez-vous de menteuse ?
- Je l'ai vu par la fenêtre quand je me tenais là-bas. Veuillez l'appeler. Je ne veux que lui parler.

– Dans quelle langue dois-je vous le dire ? Non, c'est non. Voilà tout. Partez maintenant, je vous prie.

À entendre sa voix, il était clair que Amma était près de perdre patience. Je fus stupéfait par l'aplomb avec lequel elle mentait.

– Je ne partirai pas sans l'avoir vu.

Malati alla à la porte d'entrée pour se jeter dans la mêlée. Cédant à la curiosité, je la suivis et m'appuyai contre le chambranle. De près, la femme était séduisante. Elle avait un teint légèrement foncé. Je distinguai une cicatrice sur sa tempe gauche et un ou deux cheveux blancs. Le vert de son sari était rehaussé d'un joli motif marron. Elle avait à la main un petit paquet enveloppé dans un sachet plastique. Un sac de ville noir pendait à son épaule. Amma fut enhardie par l'arrivée de Malati.

– Hé, dit-elle, levant la voix. Vous feriez mieux de partir, maintenant. Voulez-vous que je vous chasse à coups de pied ? Pour qui vous prenez-vous ?

La visiteuse fut prise de court par l'agressivité de Amma. Elle parut comprendre que la situation dégénérait. Se décidant à partir, elle

sortit du sachet en plastique un récipient en métal, qu'elle tendit à Amma, disant :

– J'ai apporté ceci parce qu'il aime beaucoup ma recette. C'est un curry aux lentilles corail. Veuillez le lui donner, je vous prie.

– Quoi ? Vous croyez que nous ne le nourrissons pas bien ici ?

Amma était furieuse. Elle repoussa le récipient d'un geste brusque.

– Il ne s'agit pas de cela... répondit la femme, tentant de fourrer le récipient dans les mains de Amma.

Or celle-ci recula et le récipient tomba à terre. Le couvercle sauta : le contenu se répandit par terre, où il forma une mare d'une bouillie épaisse. L'odeur de *garam masala** se répandit dans nos murs. Nous savions tous que Chikkappa aimait beaucoup le curry aux lentilles corail. Brusquement, la femme parut abattue. Elle s'agenouilla devant le curry renversé en émettant de petits bruits, signes de son impuissance. La sauce coula sur le sol, où il laissa de longues traces vermillon ponctuées de caillots sombres. Il était évident que cette femme avait beaucoup d'affection pour Chikkappa. S'ensuivit un silence gêné.

J'imagine que nous étions tous troublés et ne savions que faire.

L'accalmie fut de courte durée. Amma se laissa aller à des invectives sans que la femme les ait en rien méritées.

– Hors d'ici ! Hors d'ici, traînée ! hurla-t-elle.

Je reculai de quelques pas vers la salle à manger pour vérifier comment Chikkappa prenait les choses. Il avait abandonné là son assiette et était retourné dans sa chambre.

La femme ne nous avait en rien outragés. Elle n'était pas venue chercher noise. C'est parce que nous étions désarçonnés par son amour pour l'un d'entre nous que nous nous en étions pris à elle avec une violence telle qu'elle s'était effondrée et avait éclaté en sanglots. Amma et Malati la traitèrent de clocharde et de catin. À voir l'incrédulité qui se peignit sur son visage, on ne l'avait manifestement jamais malmenée ainsi. Peut-être attendit-elle encore parce qu'elle était certaine que Chikkappa viendrait à son secours. Ce devait d'ailleurs être aussi la pire crainte de Amma, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre de plus belle.

Ce jour-là, je fus convaincu que c'étaient les mots des femmes qui blessaient le plus profondément leurs semblables. Je n'avais jamais imaginé que Malati et Amma puissent être capables d'une telle cruauté – on aurait dit des chiennes protégeant leur territoire. L'inconnue avait simplement voulu voir Chikkappa. Mais ces deux-là l'abattirent avec leurs paroles acerbes ; elles continuèrent même lorsqu'elle était à terre et en sanglots. Brusquement, levant un regard embué de larmes, elle scruta la maison dans notre dos. D'une voix éraillée, elle appela : « Venka... Venka... Sors. C'est moi, ta Tuvvi. »

Un nouveau silence, pesant. Elle venait d'employer son arme la plus puissante. Il était maintenant clair, et c'en était gênant, qu'il s'était passé quelque chose entre eux. Venka et Tuvvi ! Elle avait révélé leurs surnoms intimes et affectueux. Accepterait-il de reconnaître ce pan-là de son existence ? Nous attendîmes. S'il devait répondre au cri de la femme, ce serait tout de suite. Amma ne céda pas d'un pouce mais je la vis se retourner et scruter encore la maison. Lorsque quelques secondes se furent écoulées sans qu'on ait entendu le

moindre bruit ou mouvement, il fut clair que Chikkappa ne sortirait pas. La visiteuse sembla habitée par une surprenante fureur larvée. Quelle était la profondeur de leur relation ? Nous avons remporté la bataille. Il ne restait qu'à mettre un terme à cet épisode.

Avant qu'aucun d'entre nous n'ait pu dire quoi que ce soit, la femme se leva et partit. Elle traversa la courette d'un pas vif mais se retourna avant de refermer le portail. Aujourd'hui encore, quand je me remémore le mépris que je lus alors dans ses yeux, j'ai l'impression qu'on vient de me cracher à la figure. Elle sembla réfléchir : elle eut l'air de trouver insupportable de toucher ne fût-ce que le portail de cette odieuse demeure. Elle sortit sans le fermer et disparut bientôt à notre vue.

Aucune trace de Chikkappa. Pourquoi ne lui avait-il pas répondu ? Il aurait pu l'appeler « Tuvvi » et l'inviter à entrer. Il savait que nous ne nous opposerions pas à sa décision, quelle qu'elle ait été. Alors pourquoi ne s'était-il pas manifesté ? Il ne restait plus que le fumet du curry qu'elle avait apporté, suffisamment alléchant pour qu'on se demande s'il n'en restait

pas un peu au fond du récipient. Mais Amma ordonna qu'on jette ce dernier.

Anita n'avait pas pris part à la bagarre. Elle était restée à l'intérieur ; elle trouvait que nous avions été injustes envers l'inconnue. Mais être juste implique-t-il de se tirer une balle dans le pied ? Elles avaient beau se repaître de l'exaltation de la victoire, Amma et Malati n'en remarquèrent pas moins la désapprobation de leur bru et belle-sœur. Dans chaque famille, il existe une règle tacite selon laquelle tous ses membres doivent voler à son secours quand elle est menacée. Anita avait contrevenu à cette règle. Elle avait eu tort.

La demeure s'emplit de silence. Un silence encore épaissi par le fumet persistant du curry de la visiteuse. Amma dut deviner que c'était le genre de silence qui, si on n'intervenait pas, pourrait consumer la famille de l'intérieur. Elle se mit à dégoïser comme un moulin à paroles. Mais, personne d'autre n'étant d'humeur, elle se rabattit sur notre bonne, Sarasa.

– Écoute-moi, Sarasa, quand on achète une poêle à *dosas*, il ne suffit pas d'inspecter la surface visible. Il faut aussi vérifier le dessous. Le dessous aussi doit présenter une

surface régulière. Et si on commence à l'utiliser tout de suite comme si c'était une poêle non adhésive... c'est fichu ! La pâte attrapera et les *dosas* seront loupées. Il y a une marche à suivre avant de l'utiliser. Chez nous, nous la passons à l'huile et nous la gardions ainsi plusieurs jours près de la flamme du réchaud. Parfois, nous l'exposons au soleil. Une fois qu'elle était chaude, nous la lavions et la grattions avec de la fibre de coco. On continuait de le faire jusqu'à ce que la poêle ait absorbé toute l'huile. Alors seulement elle était prête. La poêle idéale devrait être à la fois assez rugueuse pour que la pâte ne coule pas et assez lisse pour que la *dosa* n'adhère pas quand on la soulève. C'est ça, une poêle prête...

Amma continua dans cette veine pendant un bon moment. Tout en faisant la vaisselle, Sarasa émettait régulièrement des grognements pour signaler qu'elle écoutait bien. Comme d'habitude, la voix de Amma porte dans toute la maison même si elle est dans la cuisine. Ce jour-là, elle parla encore plus fort. Au bout d'un moment, les réponses de Sarasa ne lui suffirent plus et elle enrôla Malati.

– Malati, demande à Goyappa de venir ici un moment s’il vient chez les voisins d’en face. Notre jasmin périclite. Je lui ai demandé de lui ajouter du fumier mais j’ai l’impression qu’il a mis les racines à nu. On est dimanche, non ? C’est son jour...

– Chez qui, Amma ? Chez Meera ?

– Oui, va la prévenir. Elle nous l’enverra quand il viendra. La plante sur le balcon de ta chambre a aussi un coup de mou. Forcément, toujours à l’ombre...

Personne ne vit Appa quand il se leva pour rejoindre sa chambre.

Je retournai à la table et avalai debout ce qui restait de *dosa* dans mon assiette. Lorsque j’allai me laver les mains, je remarquai que Anita, depuis la cuisine, me fusillait du regard. Elle en sortit et m’effleura, maugréant, avant de s’élancer dans l’escalier pour remonter dans notre chambre. Légèrement surpris, je la suivis.

Je protestai :

– Ce n’est pas moi qui l’ai insultée.

– Tu es resté planté là, tu t’es contenté d’être spectateur. C’était pire que lui hurler après. Comment avez-vous tous pu vous

acharner sur cette femme sans rien connaître d'elle ? Est-elle seule fautive ? Vous devriez avoir honte. Pas un seul d'entre vous n'a eu le courage d'écouter ce qu'elle avait à dire. Comment peuvent-elles traiter une autre femme de cette manière ?

Que lui opposer ? Comment pouvais-je lui expliquer que nous devons protéger Chikkappa à tout prix ? Elle n'aurait pas compris. Il aurait fallu qu'elle ait vécu cette époque comme nous : l'époque où toute la famille se serrait les coudes, marchait comme un seul homme sur la corde raide de notre situation. Sans ce souvenir, tout n'est que principes dénués de sens.